

— Mais si c'est un péché quand le monde le sait, n'est-ce pas encore un quand le monde l'ignore ?

— Non, mon ami ; quel mal cela fait-il à mon prochain quo je passe la soirée là-bas ou ici ? Sans doute, si les gens du dehors le savaient, ils pourraient en être scandalisés ; aussi, devons-nous prendre toutes les précautions pour échapper aux regards indiscrets ; et par exemple, plutôt que d'exposer la soutane dans les rues à dix heures du soir, rentrer chez nous à deux heures du matin. Je le répète avant tout, évitons le scandale ; tous nos docteurs sont d'accord là-dessus.

— De quels docteurs parlez-vous ?

— De ceux de vos amis.

— Quoi ! vous êtes jésuite ? dit Olilu avec joie.

Le jeune homme sourit.

— Oui, dit-il tout bas, se rappelant que les murs ont des oreilles ; et sachez que je ne vous eusse pas fait cette confidence, si vous ne m'aviez pas tant parlé du père Clément ; le pauvre homme est mort ; mais vous pouvez encore nous être utile en nous enseignant la langue de votre pays.

— Je n'y perds, dit Olilu tout ébahi. Je viens en Europe à la recherche des jésuites, et à chacune de mes demandes, j'entends une de ces réponses : Chassés d'Angleterre ; chassés de Portugal ; chassés d'Espagne ; chassés de France. Jusque-là, je pouvais me dire que les disciples de Jésus-Christ avaient toujours été persécutés, et concilier ainsi les vertus de mes amis avec leurs expulsions. Mais à cette heure j'apprends que d'après leurs docteurs, les ténébres sanctifient le péché, et que, pourvu qu'on évite le scandale, le vice n'est plus vice... A ce compte, c'est le mal que vous cachez, tandis que notre commun Maître recommande de cacher le bien ? "Quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ferme-en la porte," dit Jésus. Mais vous, jésuites, c'est pour pécher que vous fermez la porte de votre cabinet. Une chose m'étonne encore : hier, au théâtre, en présence de notre voisin, vous m'avez dit, en parlant des jésuites : "Il n'y en a plus !" Et aujourd'hui vous en êtes un ! Une des deux fois vous avez donc menti ?

— Non.

— Cependant, vous avez dit tout haut : "Il n'y a plus de jésuites en France ?"

— Mais j'ai ajouté tout bas : Il n'y en a plus devant la loi,

— Quoi ! Selon vous, ce n'est pas un mensonge ?

— Non, mon ami, c'est une simple restriction mentale, selon nos docteurs.

— Mais le Maître de vos docteurs, Celui dont vous portez le nom a dit au contraire : "Que votre parole soit : Oui, oui ; non, non ; ce qu'on dit de plus vient du diable !" Voilà la doctrine de Jésus ; il me paraît qu'elle contraste singulièrement avec les détours de ses imitateurs !

Comme le jeune homme cherchait une réponse, Olilu reprit :

— Au reste, je vous avoue maintenant que j'ai vu vos théâtres, quo je suis de l'avis de ces gens du monde qui pensent que ce n'est pas là votre place.

— Sans doute, mon ami, si, comme le vulgaire, j'y étais allé chercher des plaisirs mondains.

— Étiez-vous donc là pour votre édification ?

— Pourquoi pas ? Ne comprenez-vous pas qu'il est indispensable de voir le mal pour le combattre, et d'entrer par fois dans un mauvais lieu pour en dévoiler aux autres les dangers ? Aussi n'étais-je là qu'avec les intentions les plus

pures : mon but était de faire le bien ; or, pour l'atteindre, tous les moyens sont bons.

— Vous croyez ?

— Sans doute, et c'est à nos moralistes qu'est dû ce précepte bien connu : "La fin justifie les moyens."

— Je ne connais pas vos moralistes, mais je connais un apôtre de Jésus qui a dit : "Faisons-nous le mal pour qu'il en résulte du bien, comme le disent de nous des gens qui méritent condamnation ?" Il me semble, monsieur le jésuite, que les gens ici condamnés, c'est vous-mêmes ?

— "Il me semble" est bien dit, reprit le jeune homme d'un ton doucereux ; car cette expression me fait comprendre que vous admettez qu'on puisse voir la chose autrement. Or, dès qu'une opinion peut être discutée, dès qu'elle n'est que probablement vraie, probablement bonne, chacun est libre de la prendre ou de la repousser. Même, nos docteurs disent que de deux opinions probables on est libre de choisir celle qui l'est le moins ; c'est ce que nous appelons le probabilisme.

— Le probabilisme ? dit Olilu avec un long étonnement. Je n'ai jamais vu ce mot dans l'Évangile. Au contraire, j'y ai rencontré des paroles telles que celle-ci : "Abstenez-vous même de l'apparence du mal." Vous voyez que de mon bon Jésus à vos indulgents jésuites la distance est grande.

— Mon ami, je ne sais dans quelle édition de la Bible vous allez puiser vos citations ; mais elles me paraissent étranges.

— Cependant voyez mon Nouveau Testament.

— Quoi ! un Nouveau Testament protestant ?

— Je ne connais que celui-là. En existe-t-il donc un autre ?

— Sans doute, et voici celui du père Amelot.

— Voyons. Mais je ne m'y reconnais plus ! une de ces traductions est fautive. Voyez par exemple, il est dit ici que l'Évêque doit avoir été et non pas qu'il doit être mari d'une seule femme. Or, plus bas il est parlé des épouses comme étant encore vivantes. C'est donc votre Amelot qui se trompe ?

— Non, mon ami, ce n'est pas une erreur ; c'est une prudente correction.

— Quoi, le père Amelot corrige Dieu ? Dites donc que c'est une fraude.

— Pas précisément. Il faut distinguer entre fraude et fraude. Ainsi altérer de la marchandise dans le but de gagner de l'argent est un péché ; mais se permettre une innocente supercherie pour maintenir les hommes sous le joug salutaire de la religion est une chose permise. Vous comprenez que le célibat des prêtres est utile à l'église, édifiant pour le peuple, favorable à la confession. Modifier légèrement un texte pour appuyer une bienfaisante doctrine qu'une traduction trop servile aurait ébranlée, ce n'est donc pas une fraude ; ou du moins, convenez que c'est une fraude pieuse.

— Une fraude pieuse ! Mais M. le jésuite vous abusez singulièrement de la complaisance des mots à se laisser tor dre. Une fraude pieuse ! Ces mots déchirent mon oreille comme si vous me parliez d'un mensonge véridique, ou d'un crime vertueux. J'avoue que mon Évangile ne m'en a pas appris si long. J'y vois que le chrétien doit être simple comme la colombe, agir comme un enfant de lumière et se conduire comme en plein jour.